

## *Les mots intérieurs*

### **Se parler et se perdre : monologues tragiques**

#### **(Racine, *Mithridate*)**



Hubert-François Gravelot, illustration de *Mithridate*, 1768

L'homme en toutes lettres  
Cycle de conférences littéraires à Sainte Marie de Neuilly  
24 Bd Victor Hugo - Neuilly Sur Seine

## **Le monologue selon les théoriciens de l'âge classique**

- **Jean Chapelain, *Lettre sur la règle des vingt-quatre heures*, 1630**

Pour moi, ce que vous remarquez outre cela d'absurde en ce que quelques-uns ont pratiqué de faire réciter par les acteurs en soliloques des choses qu'il fallait que les spectateurs sussent pour l'intelligence de la fable, je le blâme encore plus que vous, et si j'avais à disposer les scènes d'une pièce de théâtre, j'introduirais toujours quelqu'un en ces nécessités de récit qui aurait intérêt de se les faire faire ; ou si j'introduisais un homme seul les faisant ce serait entremêlant par pièces le rapport dans la passion comme pour la mieux exprimer seulement. [...] Car, si ce n'est en narration pure, le soliloque s'admet sur la scène comme pour le discours intérieur qui arrive tous les jours à tous les hommes qui ne sont pas absolument stupides, et cette matière est examinée à fond et résolue par le Giralde fort suffisamment.

- **Abbé d'Aubignac, *La Pratique du théâtre*, 1657**

J'avoue qu'il est quelque fois bien agréable sur le Théâtre de voir un homme seul ouvrir le fond de son âme, et de l'entendre parler hardiment de toutes ses plus secrètes pensées, expliquer tous ses sentiments, et dire tout ce que la violence de sa passion lui suggère ; mais certes il n'est pas toujours bien facile de le faire avec vraisemblance. [...]

Premièrement, il ne faut jamais qu'un Acteur fasse un Monologue en parlant aux Spectateurs, et seulement pour les instruire de quelques circonstances qu'ils doivent savoir ; mais il faut chercher, dans la vérité de l'Action, quelque couleur qui l'ait pu obliger à faire ce discours ; autrement c'est un vice dans la Représentation, comme nous avons dit ailleurs.

Secondement, quand celui qui croit parler seul, est entendu par hasard de quelque autre, pour lors il doit être réputé parler tout bas : d'autant qu'il n'est point vraisemblable qu'un homme seul crie à haute voix, comme il faut que les Histrions fassent pour être entendus. Je demeure d'accord avec Scaliger que c'est un défaut du Théâtre, et je l'excuse avec lui par la nécessité de la Représentation, étant impossible

de représenter les pensées d'un homme que par ses paroles ; mais ce qui fait paraître ce défaut sur le Théâtre, est quand un autre Acteur entend tout ce que dit celui qui parle seul ; car alors nous voyons bien qu'il disait tout haut ce qu'il devait seulement penser.

(livre III, chapitre VIII, extraits)

▪ **Corneille, *Discours de l'utilité et des parties du poème dramatique*, 1660**

Ce n'est pas que je veuille dire, que quand un Acteur parle seul, il ne puisse instruire l'Auditeur de beaucoup de choses ; mais il faut que ce soit par les sentiments d'une passion qui l'agite, et non pas par une simple Narration. Le monologue d'Émilie, qui ouvre le Théâtre dans *Cinna*, fait assez connaître qu'Auguste a fait mourir son père, et que pour venger sa mort elle engage son Amant à conspirer contre lui ; mais c'est par le trouble et la crainte que le péril où elle expose Cinna jette dans son âme que nous en avons connaissance. Surtout le Poète se doit souvenir, que quand un acteur est seul sur le Théâtre, il est présumé ne faire que s'entretenir en lui-même, et ne parle qu'afin que le Spectateur sache de quoi il s'entretient, et à quoi il pense. Ainsi ce serait une faute insupportable, si un autre Acteur apprenait par là ses secrets. On excuse cela dans une passion violente, qu'elle force d'éclater, bien qu'on ait personne à qui la faire entendre, et je ne le voudrais pas condamner en un autre, mais j'aurais de la peine à me le souffrir.

## **Racine, *Mithridate* (1673)**

### ▪ **Texte 1 : le retour de Mithridate (acte II, scènes 2 et 3)**

#### **Scène II**

*Mithridate, Pharnace, Xipharès, Arbate, Gardes*

MITHRIDATE

Princes, quelques raisons que vous me puissiez dire  
Votre devoir ici n'a point dû vous conduire,  
Ni vous faire quitter en de si grands besoins,  
Vous, le Pont, vous, Colchos, confiés à vos soins.  
Mais vous avez pour juge un Père qui vous aime.  
Vous avez cru des bruits que j'ai semés moi-même.  
Je vous crois innocents puisque vous le voulez.  
Et je rends grâce au Ciel qui nous a rassemblés.  
Tout vaincu que je suis, et voisin du naufrage,  
Je médite un Dessein digne de mon courage.  
Vous en serez tantôt instruits plus amplement.  
Allez, et laissez-moi reposer un moment.

#### **Scène III**

*Mithridate, Arbate*

MITHRIDATE

Enfin, après un an, tu me revois, Arbate,  
Non plus comme autrefois cet heureux Mithridate,  
Qui de Rome toujours balançant le destin,  
Tenait entre elle et moi l'Univers incertain.  
Je suis vaincu. Pompée a saisi l'avantage  
D'une nuit, qui laissait peu de place au courage.  
Mes soldats presque nus dans l'ombre intimidés,  
Les rangs de toutes parts mal pris, et mal gardés,  
Le désordre partout redoublant les alarmes,  
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,  
Les cris, que les rochers renvoyaient plus affreux,  
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux ;  
Que pouvait la valeur dans ce trouble funeste ?  
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste.  
Et je ne dois la vie en ce commun effroi,

Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.  
Quelque temps inconnu j'ai traversé le Phase,  
Et de là pénétrant jusqu'au pied du Caucase,  
Bientôt dans des vaisseaux sur l'Euxin préparés  
J'ai rejoint de mon camp les restes séparés.  
Voilà par quels malheurs poussé dans le Bosphore,  
J'y trouve des malheurs qui m'attendaient encore.  
Toujours du même amour tu me vois enflammé.  
Ce cœur nourri de sang, et de guerre affamé,  
Malgré le faix des ans et du sort qui m'opprime,  
Traîne partout l'amour qui l'attache à Monime,  
Et n'a point d'ennemis qui lui soient odieux  
Plus que deux Fils ingrats, que je trouve en ces lieux.

▪ **Texte 2 : la ruse (acte III, scènes 3 à 6)**

**Scène III**

*Mithridate, Xipharès*

XIPHARÈS

Seigneur, le croirez-vous qu'un dessein si coupable...

MITHRIDATE

Mon Fils, je sais de quoi votre Frère est capable.  
Me préserve le Ciel de soupçonner jamais,  
Que d'un prix si cruel vous payez mes bienfaits,  
Qu'un Fils, qui fut toujours le bonheur de ma vie,  
Ait pu percer ce cœur qu'un Père lui confie.  
Je ne le croirai point. Allez. Loin d'y songer,  
Je ne vais désormais penser qu'à nous venger.

**Scène IV**

MITHRIDATE

Je ne le croirai point ? Vain espoir qui me flatte !  
Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate !  
Xipharès mon Rival ? Et d'accord avec lui  
La Reine aurait osé me tromper aujourd'hui ?  
Quoi ? De quelque côté que je tourne la vue,

La foi de tous les cœurs est pour moi disparue ?  
Tout m'abandonne ailleurs ? Tout me trahit ici ?  
Pharnace, Amis, Maîtresse ? Et toi, mon Fils aussi ?  
Toi de qui la vertu consolant ma disgrâce...  
Mais ne connais-je pas le perfide Pharnace ?  
Quelle faiblesse à moi d'en croire un Furieux  
Qu'arme contre son Frère un dessein envieux,  
Ou dont le désespoir, me troublant par des fables,  
Grossit pour se sauver le nombre des coupables ?  
Non, ne l'en croyons point. Et sans trop nous presser,  
Voyons, examinons. Mais par où commencer ?  
Qui m'en éclaircira ? Quels témoins ? Quel indice ?  
Le Ciel en ce moment m'inspire un artifice.  
Qu'on appelle la Reine. Oui, sans aller plus loin,  
Je veux l'ouïr. Mon choix s'arrête à ce témoin.  
L'amour avidement croit tout ce qui le flatte.  
Qui peut de son vainqueur mieux parler que l'Ingrate ?  
Voyons, qui son amour accusera des deux.  
S'il n'est digne de moi, le piège est digne d'eux.  
Trompons qui nous trahit. Et pour connaître un Traître,  
Il n'est point de moyens... Mais je la vois paraître.  
Feignons. Et de son cœur d'un vain espoir flatté,  
Par un mensonge adroit tirons la vérité.

## Scène V

### *Monime, Mithridate*

MITHRIDATE

Enfin j'ouvre les yeux, et je me fais justice.  
C'est faire à vos beautés un triste sacrifice,  
Que de vous présenter, Madame, avec ma foi,  
Tout l'âge, et le malheur que je traîne avec moi.  
Jusqu'ici la Fortune, et la Victoire mêmes  
Cachaient mes cheveux blancs sous trente Diadèmes.  
Mais ce temps-là n'est plus. Je régnaï, et je fuis.  
Mes ans se sont accrus. Mes honneurs sont détruits,  
Et mon front, dépouillé d'un si noble avantage,  
Du Temps, qui l'a flétri, laisse voir tout l'outrage.  
D'ailleurs mille desseins partagent mes esprits.

D'un Camp prêt à partir vous entendez les cris.  
Sortant de mes Vaisseaux, il faut que j'y remonte.  
Quel temps pour un Hymen, qu'une fuite si prompte,  
Madame ! Et de quel front vous unir à mon sort,  
Quand je ne cherche plus que la guerre et la mort ?  
Cessez pourtant, cessez de prétendre à Pharnace.  
Quand je me fais justice, il faut qu'on se la fasse.  
Je ne souffrirai point que ce Fils odieux,  
Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux,  
Possédant une amour, qui me fut déniée,  
Vous fasse des Romains devenir l'Alliée.  
Mon trône vous est dû. Loin de m'en repentir,  
Je vous y place même avant que de partir ;  
Pourvu que vous vouliez, qu'une main qui m'est chère,  
Un Fils, le digne objet de l'amour de son père,  
Xipharès en un mot devenant votre Epoux,  
Me venge de Pharnace, et m'acquitte envers vous.

MONIME

Xiparès ! Lui, Seigneur ?

MITHRIDATE

Oui, lui-même, Madame.

D'où peut naître à ce nom le trouble de votre âme ?  
Contre un si juste choix qui peut vous révolter ?  
Est-ce quelque mépris qu'on ne puisse dompter ?  
Je le répète encor. C'est un autre moi-même,  
Un Fils victorieux, qui me chérit, que j'aime,  
L'ennemi des Romains, l'Héritier et l'appui  
D'un Empire, et d'un Nom qui va renaître en lui.  
Et quoi que votre amour ait osé se promettre,  
Ce n'est qu'entre ses mains que je puis vous remettre.

MONIME

Que dites-vous ? Ô ciel ! Pourriez-vous approuver...  
Pourquoi, Seigneur, pourquoi voulez-vous m'éprouver ?  
Cessez de tourmenter une âme infortunée.  
Je sais que c'est à vous que je fus destinée.  
Je sais qu'en ce moment, pour ce nœud solennel,

La victime, Seigneur, nous attend à l'Autel.  
Venez.

MITHRIDATE

Je le vois bien : quelque effort que je fasse,  
Madame, vous voulez vous garder à Pharnace.  
Je reconnais toujours vos injustes mépris ;  
Ils ont même passé sur mon malheureux Fils.

MONIME

Je le méprise !

MITHRIDATE

Eh bien, n'en parlons plus, Madame.  
Continuez. Brûlez d'une honteuse flamme.  
Tandis qu'avec mon Fils je vais loin de vos yeux  
Chercher au bout du monde un trépas glorieux ;  
Vous cependant ici servez avec son Frère,  
Et vendez aux Romains le sang de votre Père.  
Venez. Je ne saurais mieux punir vos dédains,  
Qu'en vous mettant moi-même en ses serviles mains.  
Et sans plus me charger du soin de votre gloire,  
Je veux laisser de vous jusqu'à votre mémoire.  
Allons, Madame, allons. Je m'en vais vous unir.

MONIME

Plutôt de mille morts dussiez-vous me punir.

MITHRIDATE

Vous résistez en vain, et j'entends votre fuite.

MONIME

En quelle extrémité, Seigneur, suis-je réduite ?  
Mais enfin je vous crois, et je ne puis penser  
Qu'à feindre si longtemps vous puissiez vous forcer.  
Les dieux me sont témoins, qu'à vous plaire bornée,  
Mon âme à tout son sort s'était abandonnée.  
Mais si quelque faiblesse avait pu m'alarmer,  
Si de tous ses efforts mon cœur a dû s'armer,

Ne croyez point, Seigneur, qu'auteur de mes alarmes,  
Pharnace m'ait jamais coûté les moindres larmes.  
Ce Fils victorieux que vous favorisez,  
Cette vivante image en qui vous vous plaisez,  
Cet Ennemi de Rome, et cet autre vous-même,  
Enfin ce Xipharès que vous voulez que j'aime...

MITHRIDATE

Vous l'aimez ?

MONIME

Si le sort ne m'eût donnée à vous,  
Mon bonheur dépendait de l'avoir pour Epoux ;  
Avant que votre amour m'eût envoyé ce gage,  
Nous nous aimions... Seigneur, vous changez de visage !

MITHRIDATE

Non, Madame. Il suffit. Je vais vous l'envoyer.  
Allez. Le temps est cher. Il le faut employer.  
Je vois qu'à m'obéir vous êtes disposée ;  
Je suis content.

MONIME, *en s'en allant.*

Ô Ciel ! me serais-je abusée ?

## Scène VI

MITHRIDATE

Ils s'aiment ! C'est ainsi qu'on se jouait de nous.  
Ah Fils ingrat ! Tu vas me répondre pour tous.  
Tu périras. Je sais combien ta Renommée,  
Et tes fausses vertus ont séduit mon Armée.  
Perfide, je te veux porter des coups certains.  
Il faut, pour te mieux perdre, écarter les mutins,  
En faisant à mes yeux partir les plus Rebelles,  
Ne garder près de moi que des troupes fidèles.  
Allons. Mais sans montrer un visage offensé,  
Dissimulons encor, comme j'ai commencé.

▪ **Texte 3 : le trouble fatal (Acte IV, fin de la scène 4 et scène 5)**

**Scène IV**

[...]

MITHRIDATE

C'est donc votre réponse ? Et sans plus me complaire,  
Vous refusez l'honneur que je voulais vous faire ?  
Pensez-y bien. J'attends pour me déterminer...

MONIME

Non, seigneur, vainement vous croyez m'étonner.  
Je vous connais. Je sais tout ce que je m'apprête.  
Et je vois quels malheurs j'assemble sur ma tête.  
Mais le dessein est pris. Rien ne peut m'ébranler.  
Jugez-en, puisque ainsi je vous ose parler,  
Et m'emporte au-delà de cette modestie  
Dont jusqu'à ce moment je n'étais point sortie.  
Vous vous êtes servi de ma funeste main  
Pour mettre à votre Fils un poignard dans le sein.  
De ses feux innocents j'ai trahi le mystère.  
Et quand il n'en perdrait que l'amour de son Père,  
Il en mourra, Seigneur. Ma foi, ni mon amour  
Ne seront point le prix d'un si cruel détour.  
Après cela jugez. Perdez une Rebelle.  
Armez-vous du pouvoir qu'on vous donna sur elle.  
J'attendrai mon arrêt, vous pouvez commander.  
Tout ce qu'en vous quittant j'ose vous demander,  
Croyez (à la vertu je dois cette justice)  
Que je vous trahis seule, et n'ai point de complice,  
Et que d'un plein effet vos vœux seraient suivis,  
Si j'en croyais, Seigneur, les vœux de votre Fils.

## Scène 5

MITHRIDATE

Elle me quitte ! et moi dans un lâche silence,  
Je semble de sa fuite approuver l'insolence ?  
Peu s'en faut que mon cœur penchant de son côté,  
Ne me condamne encor de trop de cruauté ?  
Qui suis-je ? Est-ce Monime ? et suis-je Mithridate ?  
Non non, plus de pardon, plus d'amour pour l'Ingrate,  
Ma colère revient, et je me reconnais :  
Immolons en partant trois ingrats à la fois.  
Je vais à Rome, et c'est par de tels sacrifices  
Qu'il faut à ma fureur rendre les Dieux propices.  
Je le dois, je le puis, ils n'ont plus de support.  
Les plus séditieux sont déjà loin du bord.  
Sans distinguer entre eux qui je hais, ou qui j'aime,  
Allons, et commençons par Xipharès lui-même.

Mais quelle est ma fureur ? et qu'est-ce que je dis ?  
Tu vas sacrifier, qui, malheureux ? Ton Fils ?  
Un Fils que Rome craint ? qui peut venger son père ?  
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire ?  
Ah ! dans l'état funeste où ma chute m'a mis,  
Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis ?  
Songeons plutôt, songeons à gagner sa tendresse.  
J'ai besoin d'un Vengeur, et non d'une Maîtresse.  
Quoi ? Ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en priver,  
La céder à ce Fils, que je veux conserver ?  
Cédons-la. Vains efforts, qui ne font que m'instruire  
Des faiblesses d'un cœur qui cherche à se séduire !  
Je brûle, je l'adore, et loin de la bannir...  
Ah ! c'est un crime encor dont je la veux punir.  
Mon amour trop longtemps tient ma gloire captive.  
Qu'elle périsse seule, et que mon Fils me suive.  
Un peu de fermeté, punissant ses refus,  
Me va mettre en état de ne la craindre plus.  
Quelle pitié retient mes sentiments timides ?  
N'en ai-je pas déjà puni de moins perfides ?  
Ô Monime ! ô mon Fils ! Inutile courroux !

Et vous, heureux Romains ! quel triomphe pour vous  
Si vous saviez ma honte, et qu'un avis fidèle  
De mes lâches combats vous portât la nouvelle !  
Quoi ? des plus chères mains craignant les trahisons,  
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons ;  
J'ai su, par une longue et pénible industrie,  
Des plus mortels venins prévenir la furie.  
Ah ! qu'il eût mieux valu, plus sage, et plus heureux,  
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,  
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées  
Un cœur déjà glacé par le froid des années<sup>1</sup> !  
De ce trouble fatal par où dois-je sortir ?

---

<sup>1</sup> L'historien Appien fait dire à Mithridate, au moment où il cherche à mourir : « Le poison le plus dangereux et le plus habituel aux rois, la trahison de ses soldats, de ses enfants, de ses amis, je ne l'ai pas prévu, moi qui au cours de ma vie les ai tous prévus et me suis prémuni contre eux » (Appien, *Sur la guerre de Mithridate*, CXI).

## Racine, préface de *Mithridate* (1676-1697) - extraits

Il n'y a guère de nom plus connu que celui de Mithridate ; sa vie et sa mort font une partie considérable de l'histoire romaine, et sans compter les victoires qu'il a remportées, on peut dire que ses seules défaites ont fait presque toute la gloire de trois des plus grands capitaines de la république : c'est à savoir, de Sylla, de Lucullus et de Pompée. Ainsi je ne pense pas qu'il soit besoin de citer ici mes auteurs ; car, excepté quelque événement que j'ai un peu rapproché par le droit que donne la poésie, tout le monde reconnaîtra aisément que j'ai suivi l'histoire avec beaucoup de fidélité. En effet, il n'y a guère d'actions éclatantes dans la vie de Mithridate qui n'aient trouvé place dans ma tragédie. J'y ai inséré tout ce qui pouvait mettre en jour les mœurs et les sentiments de ce prince, je veux dire sa haine violente contre les Romains, son grand courage, sa finesse, sa dissimulation, et enfin cette jalousie qui lui était si naturelle, et qui a tant de fois coûté la vie à ses maîtresses.

[...]

J'ai choisi Monime entre les femmes que Mithridate a aimées. Il paraît que c'est celle de toutes qui a été la plus vertueuse, et qu'il a aimée le plus tendrement. Plutarque semble avoir pris plaisir à décrire le malheur et les sentiments de cette princesse. C'est lui qui m'a donné l'idée de Monime, et c'est en partie sur la peinture qu'il en a faite que j'ai fondé un caractère que je puis dire qui n'a point déplu. Le lecteur trouvera bon que je rapporte ses paroles telles qu'Amyot les a traduites, car elles ont une grâce dans le vieux style de ce traducteur, que je ne crois point pouvoir égaler dans notre langage moderne :

*"Cette-cy estoit fort renommée entre les Grecs, pour ce que quelques sollicitations que lui sceust faire le roy en estant amoureux, jamais ne voulut entendre à toutes ses poursuites jusqu'à ce qu'il y eust accord de mariage passé entre eux, qu'il luy eust envoyé le diadème ou bandeau royal, et appelée royne. La pauvre dame, depuis que ce roy l'eust espousée, avoir vécu en grande desplaisance, ne faisant continuellement autre chose que de plorer la malheureuse beauté de son corps, laquelle, au lieu d'un mari, luy avoit donné un maistre, et au lieu de compagnie conjugale et que doibt avoir une dame d'honneur, luy avoit baillé une garde et garnison d'hommes barbares, qui la tenoient comme prisonnière loin du doux pays de la Grèce, en lieu où elle n'avoit qu'un songe et une ombre de biens ; et au contraire avoit*

*réellement perdu les véritables, dont elle jouissoit au pays de sa naissance. Et quand l'eunuque fut arrivé devers elle et luy eust faict commandement de par le roi qu'elle eust à mourir, adonc elle s'arracha d'alentour de la teste son bandeau royal, et se le nouant alentour du col, s'en pendit. Mais le bandeau ne fut pas assez fort, et se rompit incontinent. Et alors elle se prit à dire : "O maudit et malheureux tissu, ne me serviras-tu point au moins à ce triste service ?" En disant ces paroles, elle le jeta contre terre, crachant dessus, et tendit la gorge à l'eunuque."*

## Lectures, pour approfondir

---

### Textes du XVII<sup>e</sup> siècle :

Dans ce livret, on a dans la mesure du possible suivi le texte tel qu'il est publié par l'édition de Georges Forestier, dans la Bibliothèque de la Pléiade, *Œuvres complètes*, tome I, Gallimard, 1999. Georges Forestier, tout en corrigeant les coquilles manifestes et en modernisant l'orthographe, suit le texte de la première édition originale (1673).

Abbé d'Aubignac, *La Pratique du théâtre* : il existe une excellente édition critique due à Hélène Baby, Honoré Champion, 2001 (réédition en 2011 dans la collection Champion Classiques, plus accessible)

A noter une excellente réédition moderne des *Trois discours* de Corneille, *Trois Discours sur le poème dramatique*, éd. Marc Escola et Bénédicte Louvat-Molozay, GF Flammarion, n°1025, 1999.

### Quelques références critiques :

SCHRÖDER Volker, « La place du roi : guerre et succession dans *Mithridate* », in *La Rochefoucauld, Mithridate, Frères et sœurs*, Claire Carlin éd., Bibilo 17, 1999.

THOURET Clotilde, *Seul en scène, le monologue dans le théâtre européen de la première modernité (1580-1640)*, Droz, « Travaux du Grand Siècle », 2010.

TRIAU Christophe, « Le personnage entre imposition et subversion : usages du monologue dans le théâtre français du XVII<sup>e</sup> siècle », *Monologuer, pratiques du discours solitaire au théâtre*, Presses Universitaires de Rennes, *La Licorne*, n° 85, 2009.

## Prochaines conférences

---

*Mardi 7 mars*

**Troubles intimes :**

**Le récit à l'épreuve de la vie sensitive**

Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*

*Mardi 28 mai*

**Sous les mots :**

**ce qui glisse « aux limites de notre conscience »**

Nathalie Sarraute, *Tropismes*